

ÂME, ESPRIT, ORIGINE
DE L'ANIMAL

RUDOLF STEINER

ÂME, ESPRIT, ORIGINE
DE L'ANIMAL

5 conférences faites à Berlin
entre 1908 et 1912

Traduction de
Raymond Burlotte

Nouvelle édition

TRIADES
2010

Traductions extraites des ouvrages suivants

Aux éditions Rudolf Steiner Verlag CH 4 143 Dornach

- Die Erkenntnis der Seele und des Geistes (GA 56)
 - Antworten der Geisteswissenschaft auf die grossen Fragen des Daseins (GA 60)
 - Menschengeschichte im Lichte der Geistesforschung (GA 61)
- Une précédente traduction de la conférence du 10.11.09 est parue dans la revue Triades, XXIV^e A, n°4.

Édition précédente : *L'âme animale*, Triades poche 1999

Pour la version française

© 1999 by Éditions Triades – 60570 – Laboissière en Thelle

www.editions-triades.com

ISBN: 978-2-85248-325-5 – ISSN : 1637-2050

SOMMAIRE

Avant-propos de l'éditeur	7
L'âme-groupe <i>Berlin, 23 janvier 1908</i>	11
L'âme humaine et l'âme animale <i>Berlin, 10 novembre 1910</i>	39
L'esprit humain et l'esprit animal <i>Berlin, 17 novembre 1910</i>	69
L'origine de l'homme <i>Berlin, 4 janvier 1912</i>	101
L'origine des animaux <i>Berlin, 18 janvier 1912</i>	135
Notes	169
Rudolf Steiner	173
Bibliographie.....	174

Avant-propos de l'éditeur

Les cinq textes réunis dans ce livre font partie des nombreuses conférences que Rudolf Steiner a faites pour le grand public de 1903 à 1916. Il habitait Berlin et il y faisait régulièrement des conférences à la Maison des Architectes. Il reprenait de temps à autre des thèmes similaires, c'est pourquoi il nous a paru judicieux de regrouper des conférences qui traitent du même sujet à quelques années d'intervalle. Elles offrent au lecteur une introduction méthodique à la science de l'esprit, puisque Steiner, chaque fois, reprenait les choses à la base et s'efforçait de situer ses propres recherches dans le contexte scientifique de l'époque.

Signalons que, faute de temps, l'auteur n'a pas pu revoir ni corriger lui-même les manuscrits de ses conférences et rappelons sa réserve à ce propos : « Il faudra tenir compte du fait qu'il subsiste des erreurs dans les textes que je n'ai pas relus. »

L'ÂME-GROUPE

Berlin, 23 janvier 1908

Même si l'appel : Connais-toi toi-même ! qui était inscrit au fronton du fameux temple grec doit rester pour chacun de nous le principe qui oriente ses réflexions, ses recherches et ses sentiments, nous nous apercevons vite, dès que nous regardons sans préjugés le monde et nous-mêmes, que la connaissance de soi ne peut pas être une simple introspection, une exploration de sa propre intériorité, mais que, pour parvenir à une véritable connaissance de soi, il faut que l'homme observe autour de lui le vaste monde et tous les êtres qui l'habitent.

Nous sommes plus ou moins apparentés, plus ou moins liés à ce monde. Nous nous sentons supérieurs ou inférieurs à lui. Et c'est quand nous le comprenons que nous parvenons aussi à la véritable connaissance de nous-mêmes. C'est pourquoi on a toujours ressenti à quel point ce que l'on peut savoir de la véritable nature et de la vie intérieure des créatures qui sont immédiatement au-dessous de nous doit être important pour la connaissance humaine. Quand l'homme tourne les yeux vers la multitude des formes animales, chacune lui montre un caractère spécifique, façonné jusque dans les moindres détails. Quand il se regarde lui-même, même de façon superficielle, il retrouve rassemblé et harmonisé en lui, d'une certaine façon, tout ce qu'il voit dispersé chez les différents animaux. Il peut, certes, se sentir troublé en considérant cette vie animale qui l'entoure, et c'est pourquoi il faut d'abord qu'il la sépare de lui pour pouvoir y

trouver un certain ordre. Mais, comme c'est le cas pour bien d'autres domaines de la connaissance, les conceptions que les hommes se sont faites des animaux dépendent de la manière dont ils ont ressenti et ressentent les choses à une époque donnée, sous certaines conditions.

Dans notre environnement immédiat, déjà, nous voyons comment les gens se comportent différemment avec ces «cousins». Les uns veulent voir en eux des âmes et des esprits qu'ils rapprochent autant que possible de l'homme. D'autres au contraire ne se lassent pas de souligner l'écart qui sépare les animaux, même les plus évolués, de l'homme. Cette différence de point de vue s'exprime aussi dans l'attitude morale. Nous voyons les uns devenir les amis de tel ou tel animal et se comporter à l'égard des services qu'il leur rend quasiment comme avec un être humain. Ils lui accordent toute leur amitié, leur confiance et même tout leur amour. Mais nous voyons aussi des gens manifester une profonde aversion vis-à-vis de tel ou tel autre animal. Certaines personnes qui se sentent plutôt des chercheurs, comme s'ils étaient mus par une certaine impulsion éthique, n'ont de cesse de nous rappeler la ressemblance des animaux supérieurs et de leurs comportements avec l'homme. Certains singes accomplissent en effet des choses qui évoquent les facultés psychiques et spirituelles de l'homme. Mais beaucoup d'autres personnes voient aussi se manifester chez les animaux les plus évolués des sortes de caricatures de l'agir humain. Les pulsions et les instincts qui sont plus ou moins atténués chez l'homme prennent chez les animaux une forme grossière et sauvage qui peut même inspirer une sorte de honte. Le mode de penser et de ressentir matérialiste, en particulier ces derniers temps, ne s'est jamais lassé de répéter que l'on trouve déjà chez l'animal, à l'état d'ébauche, tout ce que l'âme humaine peut manifester, et même tout ce vers quoi elle

peut s'élever, comme la parole, le rire, la sensibilité ou le sentiment moral. Certains croient déceler des traces de religiosité chez quelques animaux. On prétend ainsi que toutes les perfections dont l'homme dispose se sont simplement développées en s'ajoutant peu à peu les unes aux autres, à partir des facultés isolées qui existent déjà chez l'animal, si bien que l'on peut considérer l'homme comme un animal hautement perfectionné.

À d'autres époques, où l'on pensait de façon moins matérialiste, on ne pouvait pas concevoir un écart assez grand entre l'homme et l'animal. Descartes¹, par exemple, qui vécut de 1596 à 1650 – il n'y a donc pas si longtemps –, et que l'on considère souvent comme le fondateur de la philosophie moderne, avait une singulière conception des animaux. Il leur dénie tout ce qui fait que l'homme est un homme : la raison, l'intelligence, bref tout ce que l'on comprend sous le concept d'âme raisonnable. Il considère l'animal comme une sorte d'automate mû par des excitations extérieures. À son avis, on n'aurait affaire à rien d'autre, avec un animal, qu'aux effets de ces excitations. Il y voit tout au plus une sorte de machine très complexe.

Si l'on porte un regard sans préjugés sur le monde animal qui nous entoure, on peut effectivement avoir du mal à se faire un jugement juste et à pénétrer en quelque sorte dans l'intériorité d'un être avec lequel on se sent, certes, apparenté, mais qui nous apparaît pourtant bien lointain. Mais si nous ne nous laissons pas troubler par des préjugés ou des opinions préconçues, nous voyons vite qu'une conception comme celle de Descartes ne tient pas. Même un regard superficiel suffit pour se rendre compte que l'animal possède, d'une certaine façon, des facultés de raisonnement, de compréhension, et une vie intérieure que l'on rencontre aussi chez l'homme. Beaucoup pensent que l'intelligence et les facultés psychiques de l'animal sont

stationnaires, alors que chez l'homme, dans la mesure où il peut être éduqué, elles évoluent. Même si certains le prétendent, il n'est pourtant pas si évident, là encore, de l'admettre. En observant les animaux qui nous entourent, nous voyons à quel point l'intelligence de ceux qui sont proches de nous peut être développée, ou encore à quel point la mémoire dont dispose un chien peut sembler fidèle. Il n'est pas nécessaire d'aller jusque dans les subtilités de ces facultés caractéristiques de l'âme animale. Il suffit de laisser résonner ce que la plupart d'entre vous a connu directement ou indirectement. Un chien, nous le savons, peut garder très longtemps la mémoire de ce qu'il a caché ou d'autres choses de ce genre; un chat qui est enfermé dans une pièce est capable d'ouvrir la porte pour sortir. Certains chevaux que l'on a conduits une fois chez le maréchal-ferrier peuvent retrouver le chemin et, quand un fer vient à leur manquer, se rendre d'eux-mêmes à la forge. Quand on observe ce genre de choses, on peut difficilement se dissimuler qu'en ce qui concerne certaines expressions de l'intelligence, il n'existe entre l'animal et l'homme qu'une différence de qualité, et que l'on retrouve d'une certaine manière les mêmes facultés, simplement intensifiées, chez l'homme. Certes, beaucoup s'en tirent facilement avec ce genre de problème. Quand on manque d'idées sérieuses sur le monde animal, le mot instinct se présente tout à point – pour reprendre une phrase de Goethe² qu'il suffit d'adapter légèrement.

L'instinct est effectivement une notion fourre-tout, un ramassis de choses disparates, où l'on fait entrer tout ce qu'on ne comprend pas dans la vie sur terre! Et bien peu de gens cherchent à se faire une idée claire de ces instincts plus ou moins mystiques, au pire sens du terme. C'est qu'il faut, pour cela, approfondir les choses bien plus qu'on ne le fait d'habitude. Quand on observe attentivement

un animal, on se rend compte que certaines facultés psychiques humaines comme l'envie, la jalousie, l'amour ou l'agressivité se retrouvent aussi bien dans le règne animal que chez l'homme, parfois à un degré moindre, parfois à un degré supérieur. Cela doit nous inciter à regarder les choses de plus près. Or une grande quantité d'observations ont été faites à ce sujet. Aujourd'hui, le monde animal a été étudié avec beaucoup de précision, d'un point de vue scientifique aussi, dans le but de mieux connaître la nature humaine. Il est donc facile d'accéder aujourd'hui à ce qui, à l'époque de Descartes, n'était pas encore forcément su des chercheurs. Par un dressage minutieux, on a pu amener des chiens à reconnaître et à désigner des cartes numérotées après qu'elles ont été mélangées. On leur avait d'abord montré chaque carte sur laquelle figurait un chiffre, en prononçant ce chiffre à haute voix, et quand ensuite on prononçait à nouveau ce chiffre, les chiens pouvaient montrer la carte concernée. Cela peut sembler grotesque, mais ceux qui connaissent tant soit peu les animaux n'y verront rien de si extraordinaire. Je ne parlerai pas de cet homme qui prétend avoir joué tout à fait normalement aux dominos avec ses chiens. Lorsqu'un domino ne leur convenait pas, ils gémissaient comme il faut ! Ces phénomènes ne sont finalement qu'une intensification de ce que chacun de vous connaît bien.

Il faut encore signaler que certaines facultés peuvent être inculquées à un animal tant et si bien qu'elles ne restent pas cantonnées au seul individu et qu'elles se transmettent à ses descendants. Certaines choses que l'on avait apprises à des chiens se sont retrouvées chez ses descendants sans que ceux-ci aient pu les apprendre, d'une façon ou d'une autre, de leurs parents. Même lorsqu'on a retiré les petits à leur mère dès la naissance, les facultés que l'on avait apprises à leurs ancêtres ont ressurgi en eux. La faculté extérieure qui

leur a été inculquée s'est imprimée en eux si profondément qu'elle est passée dans le processus de l'hérédité et s'est transmise de l'ancêtre au descendant.

En face de ces faits, qui sont certes indéniables, il faut en évoquer d'autres qui sont propres à déconcerter celui qui ne veut pas juger de façon précipitée, mais cherche d'abord à approfondir les choses. Prenons un exemple. Deux chiens avaient pris l'habitude d'aller chasser les rats ensemble. Pour empêcher qu'ils le fassent constamment, on les a enfermés dans deux pièces différentes. Les deux endroits étaient séparés par une porte fermée. Le plus petit s'est mis alors à aboyer pour se faire entendre de l'autre, à la suite de quoi le plus grand a réussi à ouvrir la porte en manipulant la poignée. Les deux animaux ont pu se rejoindre et partir de nouveau chasser tous les deux. On les a de nouveau séparés, mais cette fois en attachant la poignée de la porte à l'aide d'une ficelle. Ils ont à nouveau pu s'entendre, et le plus petit fut cette fois le plus effronté; il réussit à couper la ficelle avec ses dents... et ils ont pu retourner chasser les rats.

Cet exemple peut déjà nous inciter à parler d'une capacité d'intelligence très développée chez ces animaux. Mais elle a des limites. On enferma encore une fois les chiens dans deux pièces, en dissimulant la poignée sous un tissu. Cette fois ils ne parvinrent plus à se rejoindre. Nous voyons où sont les limites. Dans ce dernier cas, il aurait fallu qu'un des chiens parvienne à la conclusion qu'il doit bien y avoir là une poignée. Il ne pouvait pas la voir, alors qu'avant il voyait tout. Comme il ne la voyait pas, l'idée ne lui est pas venue. Nous voyons la limite et nous pouvons alors nous demander où cette limite se trouve. Nous pouvons rester saisis d'étonnement et d'admiration devant les facultés psychiques de certains animaux inférieurs. Celui qui cherche à comprendre la cohésion et les lois de

la nature admirera la structure et le comportement d'une fourmi, ceux des abeilles dans la ruche ou encore, si nous allons jusqu'aux animaux supérieurs, la hutte que construit le castor, etc. Comment ne pas admirer ce qui ressemble tant à de la mémoire et à de l'intelligence lorsque nous voyons des insectes, par exemple des fourmis ou d'autres du même genre, lorsqu'ils ont découvert un endroit où ils peuvent aller chercher quelque chose pour leur construction, emporter tout ce qu'ils peuvent traîner, et revenir toujours et encore, en amenant les autres pour les aider à emporter ce qui leur manque encore ?

Nous voyons là l'intelligence de l'animal qui retrouve le chemin jusqu'à l'endroit où il a ramassé quelque chose. Nous voyons se manifester une sorte de possibilité de compréhension quand une fourmi en amène une autre avec elle. On a prétendu que tout cela n'avait finalement pas besoin de reposer sur autre chose que sur une perception subtile de ce qui se trouve à l'endroit concerné. Une fois que la fourmi a perçu les choses qui sont là, elle pourrait s'en éloigner, même considérablement, a-t-on dit, et elle serait alors tout bonnement actionnée, pour y retourner, par ses organes ultra-sensibles qui perçoivent toujours les choses en question. Certains chercheurs se sont efforcés d'écarter ce genre d'objections. Pour mettre les fourmis dans l'impossibilité de retrouver lesdits objets, ils ont placé ceux-ci dans le sens contraire du vent, empêchant ainsi les insectes de sentir et de percevoir. Ces derniers les ont néanmoins retrouvés, et les chercheurs ont pensé tenir ainsi la preuve qu'il existe bien une sorte de mémoire qui ramène chaque fois l'animal à l'endroit qu'il a repéré.

Mais, là encore, bien des choses ne peuvent que nous déconcerter. Certains animaux font preuve d'un talent prononcé pour réaliser ceci ou cela. Quand on se penche sur les finesses qui sont mises en œuvre par un insecte

qui fabrique son cocon par exemple, quand on observe l'art avec lequel il tisse des fils selon des lignes complexes, on s'aperçoit qu'il utilise une géométrie et une arithmétique auxquelles l'homme ne pourrait accéder qu'après un long apprentissage. Souvent, les choses sont si subtiles que l'homme d'aujourd'hui, avec toute sa géométrie, est encore loin de pouvoir les imiter! Les abeilles par exemple construisent leurs alvéoles en forme d'hexagones réguliers. Et quand, à cause de tel ou tel incident, elles doivent modifier leur construction ou leur activité, elles ne continuent pas de travailler selon un schéma fixé une fois pour toutes, mais elles savent merveilleusement s'adapter aux circonstances. Lorsqu'une chenille fabrique son cocon et que l'on intervient d'une façon ou d'une autre, on voit se manifester, en face du comportement du chercheur, une véritable intelligence.

Un de ces chercheurs³ voulut creuser cette question. Il laissa une chenille commencer son cocon puis, lorsqu'elle eut tissé trois fils, il la plaça dans un autre début de cocon qu'il avait pris à une autre chenille, mais après avoir ôté les trois premiers fils qui étaient déjà là. L'animal recommença au début et tissa de nouveau les trois premiers fils. Mais le plus étonnant est que si on a laissé tisser six fils à la chenille avant de la transporter dans un autre cocon où n'existaient encore que les trois premiers fils, elle recommence à tisser le deuxième puis le troisième, le quatrième, le cinquième et ainsi de suite. La chenille se comporte comme un enfant auquel on a appris un poème, qui a récité les trois premières strophes, et à qui ont demandé de réciter la septième. L'animal procède de la même manière. Il a vu que les trois premiers fils étaient là, mais il n'a pas pu s'y conformer. On voit donc qu'il règne une certaine mécanique dans l'activité de l'animal.

On peut l'illustrer par un autre exemple qui est encore plus significatif. C'est celui de la guêpe des sables. Cet insecte possède une particularité remarquable : elle sort de son trou, cherche un insecte quelconque, qu'elle capture et ramène dans son trou. Mais elle ne l'y introduit pas directement. Elle dépose d'abord sa proie devant l'entrée, puis elle se faufile à l'intérieur et examine si tout est bien en ordre. Ensuite elle ressort, tire l'insecte et le dépose à l'intérieur. On peut considérer cela comme un comportement tout à fait raisonnable. Mais les choses peuvent continuer de la manière suivante. Imaginez que vous ayez la méchanceté de lui enlever sa proie pour la poser à quelque distance du trou. L'insecte revient, la cherche et la retrouve. Il la ramène alors jusqu'à l'entrée du trou, y pénètre, examine encore une fois l'intérieur, et n'y introduit son butin qu'ensuite. Et si vous refaites cela quarante fois, il recommencera quarante fois son manège ! Vous voyez que l'insecte ne parvient pas à la conclusion que tout est en ordre, et qu'il n'a pas besoin de le vérifier chaque fois. On pourrait citer des milliers d'exemples de ce genre.

Il fut un temps où notre science de la nature croyait pouvoir venir à bout de ces questions avec des formules comme : lutte pour l'existence ou adaptation. Aussi curieux que cela puisse paraître à un penseur dénué de préjugés, on se disait qu'un animal avait acquis ces instincts pour certaines raisons, et qu'il ne les possédait pas auparavant. Une fois, peut-être, cet animal avait dû accomplir une action qui s'était révélée propice à son existence. Du fait qu'il l'avait accomplie, il avait pu créer certaines circonstances qui lui ont ensuite été favorables. Les autres, ceux qui s'étaient comportés de façon moins favorable, ont peu à peu été éliminés. Chez ceux qui avaient accompli les actions favorables, ces impulsions ont été transmises par l'hérédité, jusqu'à devenir des pulsions, des habitudes, et

tout ce que l'on voit se manifester dans la sphère des instincts. Les différents animaux auraient ainsi acquis des instincts appropriés à leur survie lors de leur lutte pour l'existence. Or si l'on applique sans préjugés ce principe à l'ensemble du règne animal, on peut faire de bien étranges constatations. Beaucoup trouveront tout à fait plausible cette idée que les ancêtres des animaux ont acquis quelque chose un jour, et que cela s'est ensuite transmis à leurs descendants. Ceux qui ont su agir de façon adéquate ont réussi l'épreuve de la lutte pour la vie alors que les autres ont péri. Seuls ceux qui sont équipés d'instincts utiles ont donc pu survivre.

Mais si l'on applique ce raisonnement à toute la nature, on y trouve bien des comportements qui ne peuvent pas s'accorder avec une telle conception. Il faudra par exemple se demander sur quelle forme d'utilité repose l'instinct de ces insectes qui, dès qu'ils aperçoivent une flamme, s'y précipitent et meurent ! Ou encore quelle adaptation favorable a pu faire que certains animaux domestiques comme les chevaux et les bovins ont aussi ce comportement. Quand on les sort d'un incendie, ils se jettent à nouveau dans les flammes. Ce sont des comportements que l'on peut observer. Voilà donc un des aspects du problème.

Ce principe de l'instinct pose encore des difficultés d'un autre ordre. Lorsqu'on veut appliquer aux abeilles par exemple ce principe selon lequel les animaux ont acquis certaines facultés qui se sont ensuite simplement transmises génétiquement, il faudrait éclaircir la question suivante. Comme vous le savez, on distingue la reine, les faux-bourdons et les ouvrières. Chaque catégorie possède ses caractères propres, grâce auxquels elle est capable d'accomplir ses tâches dans la vie de la ruche. Or, au fur et à mesure que les générations se succèdent, on voit apparaître les ouvrières munies de certains caractères que ni les faux-bourdons ni

la reine ne possèdent. Ces caractères sont-ils héréditaires? C'est évidemment impossible, vu que les ouvrières sont stériles. La reproduction est l'affaire de ceux qui n'ont pas les caractères des ouvrières. Chaque fois, la reine engendre de nouvelles ouvrières qui ont des facultés qu'elle-même ne possède pas. On voit donc que la théorie matérialiste de l'hérédité, comme celle qui parle de la lutte pour l'existence, mène à de multiples contradictions dans lesquelles elle ne peut que s'empêtrer. Nous pourrions multiplier par mille ces exemples tirés de la vie animale, mais cela ne sera pas nécessaire. Peu importe leur nombre; ils nous diraient tous la même chose.

D'une façon ou d'une autre, vous trouverez dans toute la diversité du règne animal les caractéristiques que vous connaissez dans l'âme humaine. Qu'elles n'y soient qu'un peu ou beaucoup, est une autre question. Elles y sont. Nous y trouvons des manifestations de ce que nous pouvons considérer comme de l'intelligence et des facultés de raisonnement. Est-on obligé pour autant, toute la question est là, de déboucher sur l'explication matérialiste qui prétend que toutes les qualités d'âme de l'homme sont une simple transformation, un développement supérieur, de ce que l'on trouve déjà dans le monde animal? Cette analogie de certains traits de l'âme animale et de l'âme humaine prouve-t-elle que l'homme n'est finalement rien d'autre qu'un animal supérieur? On ne peut résoudre cette question qu'avec l'aide de la science de l'esprit.

Tous ces traits analogues chez l'homme et chez l'animal, la science de l'esprit les constate aussi, bien entendu, mais comme elle voit au-delà de ce que nous montre le monde sensible extérieur et s'efforce d'accéder aux fondements spirituels de l'existence, elle est en mesure de mettre aussi en évidence l'immense fossé qui sépare l'homme de l'animal. La science de l'esprit se boucherait les yeux si

elle voulait nier que l'animal a une âme. Pour elle, l'animal possède bien, comme l'homme, une vie psychique. Mais d'une autre façon. Dans la conférence précédente⁴ où, à propos de l'homme, de la femme et de l'enfant, nous avons envisagé la notion de vies terrestres successives, nous avons pu attirer l'attention sur la grande différence qui sépare l'individu humain de l'individu animal. Reprenons brièvement l'essentiel. En ce qui concerne l'intérêt que nous pouvons lui accorder, un être humain qui se développe de la naissance à la mort correspond en fait à une espèce animale tout entière. L'individu humain est une espèce en soi. Quand nous voyons des lions, ce que nous rencontrons chez le père, le fils, le petit-fils, c'est toujours l'espèce lion, c'est-à-dire un certain type animal, et ce type nous intéresse exactement dans la même mesure que nous nous intéressons à un individu humain, à un homme particulier. C'est la raison pour laquelle seul l'homme individuel peut avoir une biographie au vrai sens du mot, et cette biographie individuelle correspond en fait à ce qu'est, pour un animal, la description de son espèce. Comme nous l'avons déjà évoqué la dernière fois, il y aura sans doute des amis des chiens et des chats pour protester du contraire. Ils prétendront qu'ils pourraient tout aussi bien raconter la biographie de leur compagnon préféré que celle d'un être humain. Mais j'ai aussi rappelé à cette occasion ce devoir qu'un instituteur avait un jour proposé à ses élèves en leur demandant d'écrire la biographie d'un stylo. À titre de comparaison, on peut bien sûr tout faire, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il faut regarder les choses sans préjugés. Et si vous étudiez cette question, vous verrez qu'il y a toujours, c'est certain, des nuances, des détails particuliers. Un stylo se distingue certainement d'un autre stylo par quelques singularités. Mais là n'est pas la question. Ce qui compte, c'est la valeur intérieure de l'être concerné, c'est

le fait qu'un individu, lorsqu'il a une nature saine, suscite notre intérêt dans le même sens que toute une espèce animale.

Cette indication logique vous aidera à mieux comprendre comment la science de l'esprit considère l'âme animale. Chez l'être humain, elle voit une âme individuelle, et chez l'animal une âme-groupe, une âme de l'espèce, une âme type. Nous attribuons à tout un type d'animaux, à toute une espèce, ce que nous attribuons à l'homme individuel : l'âme qui est enfermée dans sa peau en quelque sorte. Nous cherchons l'âme humaine dans l'homme, alors que, même si cela peut sembler grotesque, nous cherchons l'âme animale en dehors de l'animal. Du fait que nous nous attachons soigneusement aux phénomènes, nous sommes amenés à envisager des plans supérieurs au seul plan physique. De la même façon que l'aveugle est entouré de lumière et de couleur, l'homme qui n'a que des perceptions physiques est entouré d'un monde spirituel dans lequel vivent des entités spirituelles. Et à l'instant où les organes de perception – ou de connaissance – spirituels s'ouvrent, il voit autour de lui un nouveau monde d'événements et d'entités, comme l'aveugle-né que l'on a réussi à opérer voit la lumière et les couleurs qu'il ne pouvait pas voir auparavant. Elles lui apparaissent comme un nouveau monde, bien qu'elles fussent déjà autour de lui.

L'âme humaine individuelle est descendue d'un monde supérieur jusque dans le corps physique. Elle n'est pas physique, mais elle est descendue dans le monde physique. Elle « enflamme » le corps et le spiritualise. L'âme animale est une âme type, une âme d'espèce. On ne peut pas la trouver en tant qu'âme, c'est-à-dire en tant que créature individuelle, dans le monde physique. Mais l'homme dont les yeux spirituels s'ouvrent rencontre cette âme animale, et ce qu'il rencontre est une créature isolée en elle-même,

de la même façon que l'on rencontre une âme individuelle quand on apprend à connaître un homme individuel. Le monde dans lequel on pénètre quand les organes de connaissance sont ouverts est le monde astral.

De même que, dans le monde physique, nous trouvons des individualités humaines isolées en elles-mêmes, nous trouvons dans le monde astral des entités psychiques isolées en elles-mêmes, auxquelles appartiennent tous les animaux qui font partie d'une même espèce. Pour prendre une image, représentez-vous que je me tiens ici devant vous, mais qu'il y ait entre vous et moi un mur qui vous empêcherait de me voir. Ce mur serait percé de dix trous par lesquels je pourrais passer mes doigts. Vous verriez donc dix doigts, mais sans me voir, moi. Vous sauriez par expérience qu'il devrait y avoir quelque part un homme à qui ces doigts appartiennent, mais vous ne pourriez le percevoir qu'en cassant le mur. Eh bien, le chercheur en science de l'esprit se trouve dans une situation analogue vis-à-vis du monde supérieur. Dans le monde physique, il voit des individus animaux qui ont tous la même forme, des lions, des tigres, des singes, etc. Ce sont pour lui des animaux particuliers qui, certes, n'ont pas tous le même corps physique, mais qui font partie, par contre, d'une entité psychique commune. Le « mur » qui cache cette entité n'est autre que la frontière entre le monde physique et le monde astral. Le fait que les lions individuels soient l'un en Afrique et l'autre en Europe dans un parc zoologique n'a aucune importance. Des lignes de communication conduisent de chaque lion à son âme-groupe de la même façon que chaque doigt est conduit à l'âme humaine. Depuis qu'il existe une science de l'esprit, on a toujours vu la différence entre l'homme et l'animal dans le fait que ce qui, chez l'homme, est entré dans le corps, reste encore, pour l'animal, dans un monde spirituel,

suprasensible, et se manifeste en s'étendant dans le monde physique à la manière d'un bras. Le développement supérieur de l'homme vient du fait qu'il prend possession de ce processus dans sa conscience. Il n'est donc pas étonnant que les animaux se comportent de façon intelligente. Si je passe mes mains à travers le mur, vous verrez qu'elles ont un comportement intelligent quand elles saisissent ceci ou cela. C'est la même chose quand vous voyez une abeille ou n'importe quel autre animal accomplir tel ou tel acte. Le véritable auteur des actes n'est pas descendu dans le monde physique. Cet auteur se sert de l'animal comme d'un organe, un membre, qu'il étend dans le monde physique.

Quand on envisage ainsi les choses, bien des questions s'éclairent. Chez la plupart des hommes, aujourd'hui, les organes de la connaissance supérieure, les yeux spirituels, sont encore fermés. Ce dont nous parlons maintenant permet justement de s'en rendre compte : les gens ne parviennent pas à voir qu'il existe bien, dans le monde spirituel, des âmes animales séparées, et qu'elles envoient leurs organes subtils dans les animaux qui vivent sur la terre. Mais vous pouvez au moins vous dire une chose : à titre d'hypothèse, vous pouvez toujours envisager que les idées complètement insensées du voyant sont justes, et vous verrez que des phénomènes qui étaient inexplicables deviennent alors compréhensibles. Prenons un exemple. Revenons sur notre guêpe qui va chercher sa proie, la dépose devant son nid avant d'y pénétrer, puis ressort pour la rentrer après avoir inspecté l'intérieur du trou. La guêpe n'est qu'un organe exécutant. Mais derrière ce qu'elle fait il y a de l'intelligence, même si ce n'est pas la même intelligence que celle qui est derrière mon index. Si, lors de son action, la guêpe pouvait se tromper, l'instance centrale, l'âme de l'espèce, pourrait-elle remettre les choses en ordre ? Certainement pas ! C'est seulement grâce au fait que l'intelligence reste

dans l'instance centrale, c'est-à-dire dans l'âme-groupe de l'espèce, et n'est pas confiée, dans chaque cas particulier, à l'animal individuel, que l'ensemble du règne animal peut rester pénétré de sagesse. La sagesse vient d'en haut; c'est là que se trouve l'âme de l'espèce. Lorsque certaines modifications sont nécessitées par les circonstances extérieures, l'âme de l'espèce intervient effectivement. Quand il faut que sa spiritualité réponde aux intentions de l'espèce, l'animal reste pris dans une sorte de processus global. Si vous laissez chaque soldat décider lui-même de ce qu'il doit faire ou ne pas faire, comment pourrait-il en résulter un comportement unifié? Il est même parfois nécessaire que, à cause de cette unité justement, l'individu isolé doive faire des choses apparemment absurdes. Réfléchissez-y et vous verrez que même ce qui semblait paradoxal, comme le papillon qui se jette dans la flamme et meurt, devient alors compréhensible. Même si l'individu en meurt, l'espèce, elle, y trouve son compte.

Nous observons des facultés, des talents, de la sagesse et de l'intelligence chez les animaux. L'animal a aussi de la mémoire, mais elle ne se présente pas comme chez l'homme. Avec l'animal, il faut retourner la chose et dire que la mémoire possède l'animal, que la faculté de représentation possède l'animal. Il est possédé par la mémoire. Chaque animal individuel est un membre d'un être supérieur qui, lui, a une mémoire et une faculté de représentation. L'animal est mû par l'âme-groupe pleine de sagesse qui se tient derrière lui et qu'il ne faut pas chercher dans l'individu. Que se passe-t-il alors, quand on domestique ou qu'on apprivoise un animal? Vous pouvez maintenant le comprendre. Nous pouvons exercer notre main en tant que main individuelle. Pour cela, il nous faut mettre en œuvre certaines activités de notre organe central. Par ailleurs, il faut que la main elle-même soit exercée. Une

fois qu'elle l'est, l'exercice lui reste attaché et devient pour elle une habitude. Lorsque nous nous occupons d'un animal pour le dresser, nous pouvons savoir qu'il progresse, en quelque sorte, comme le fait notre main. Mais ce travail a un effet rétroactif sur l'instance centrale. Il s'avère que cela pénètre si profondément dans l'âme de l'espèce que ce qui est ainsi devenu une habitude devient une propriété qui apparaît aussi chez les descendants. Ce n'est jamais le cas pour l'homme. Là, les comportements individuels ne deviennent pas héréditaires parce que ce qui est individuel projette son ombre, ou plutôt sa lumière, sur ce qui relève de l'espèce.

À la lumière de cette hypothèse, l'évolution humaine et animale devient, elle aussi, compréhensible. La théorie de la descendance est aujourd'hui en perte de vitesse. Des chercheurs sérieux remettent en cause ce que l'on affirmait il n'y a pas si longtemps, à savoir que l'être humain serait très proche des mammifères supérieurs. L'homme ne peut pas être considéré, affirme-t-on, comme un descendant du singe. Et pourtant nous avons encore de nombreuses facultés en commun avec les singes. C'est pourquoi des chercheurs soutiennent aujourd'hui l'idée que l'ancêtre de l'homme ne vit plus aujourd'hui. La science ne parvient pourtant toujours pas à concevoir que le singe a régressé, tandis que l'homme a progressé dans son évolution. La science de l'esprit ne se contente pas de penser l'évolution. Elle parvient à l'observer, en se fondant sur les âmes types des espèces animales et sur les âmes individuelles des hommes. Quand on remonte dans le temps en partant des mammifères supérieurs actuels et de l'homme, on aboutit bien à un ancêtre commun. Mais cet ancêtre n'était pas un animal comme ceux que nous connaissons aujourd'hui ! Il était beaucoup plus proche de l'homme que d'un animal actuel. Les véritables ascendants des hommes et des

animaux sont, d'une certaine façon, des âmes types, autrement dit des âmes d'espèces.

Qui pourrait en douter dès lors qu'il observe sans préjugés la vie humaine? Si vous remontez toujours plus loin dans l'évolution humaine, et même si vous observez certains peuples actuels, ceux qu'on appelle des «primitifs», qui sont restés à un stade antérieur de développement, on voit qu'il y a en eux davantage de caractères types liés à l'espèce que ce n'est le cas chez les hommes civilisés. Plus on recule dans le passé, moins l'homme est individualisé. Les caractères individuels ne sont apparus que progressivement et on peut penser qu'à l'avenir l'homme portera en lui des traits encore plus individuels que ce n'est le cas actuellement. L'homme est en cours de transformation: l'être type d'autrefois, qui n'était que l'exemplaire d'une espèce, devient de plus en plus individuel. Aujourd'hui l'homme est entre les deux. Si l'on remonte jusqu'à l'origine du genre humain, on trouve des peuples entiers dont les différents membres n'ont encore aucun sentiment de leur moi. Chez eux, le sentiment de la tribu ou de la famille est beaucoup plus fort que celui de l'individualité propre. Autrefois, on n'hésitait pas à sacrifier l'individu pour l'intérêt de la tribu ou de l'espèce. Plus on remonte dans le passé, plus il faut attribuer une âme-groupe aux êtres humains aussi. Autrefois, l'âme humaine était une âme-groupe semblable à celle des animaux actuels.

Mais cette âme humaine avait encore une possibilité que l'âme animale ne possède pas. L'âme animale, en effet, a fixé ses caractères particuliers, elle les a durcis et fixés plus tôt que l'âme humaine. N'étant plus assez malléables, les animaux en sont restés à un stade ancien. On constate par exemple que l'âme-groupe qui correspond à telle ou telle espèce de singes a coulé de façon prématurée ses qualités dans une forme figée. Elle ne pouvait donc plus continuer

à développer ses qualités prisonnières de leurs formes physiques. En ce qui concerne son corps physique, l'homme était encore, quant à lui, un être souple et malléable, finement structuré, qui est resté longtemps capable de se transformer. L'âme-groupe humaine a pu préserver ses possibilités de transformation. Son désir de former un corps ne l'a pas fait descendre trop tôt dans la matière, comme cela fut le cas pour les âmes-groupes des animaux actuels. L'âme humaine a attendu jusqu'au moment où une vie moins étriquée devenait possible pour elle sur la Terre. Les âmes-groupes animales, par contre, ne peuvent pas utiliser les corps des animaux en y pénétrant entièrement comme l'âme humaine pouvait le faire dans le corps humain. En restant longtemps perfectible, le corps humain a pu devenir un habitacle, un temple pour l'individualité supérieure, dans laquelle l'intelligence suprasensible peut vivre aussi.

C'est la raison pour laquelle l'intelligence et la faculté de se représenter ou de mémoriser sans l'appui des sens ne se trouvent pas dans les animaux, mais au-dessus d'eux. Le spirituel, par contre, a été déposé à l'intérieur de l'homme. Il a pénétré dans l'homme. Il n'est donc pas étonnant que, en remontant le cours de l'évolution, on parvienne à une époque où les animaux existaient déjà depuis longtemps sur notre Terre alors que nous n'y rencontrons les hommes qu'à partir du Tertiaire ou du Diluvium. L'âme humaine a attendu jusque-là pour s'incarner, alors que les animaux étaient devenus physiques depuis longtemps. Le corps humain s'est cristallisé en quelque sorte à partir du spirituel. Les corps animaux, eux, s'étaient durcis à partir de leurs âmes-groupes avant que les corps humains le fassent à leur tour. Aux époques très reculées où les âmes animales se sont durcies, elles étaient encore inachevées. C'est pourquoi elles n'ont pu encore former que des stades imparfaits. L'âme-groupe humaine ne s'est individualisée que

plus tard et, ensuite, ces individus ont pu naître sur terre. Nous comprenons ainsi pourquoi le règne animal nous apparaît comme un gigantesque être humain déployé. L'âme-groupe qui avait pour mission de se développer a tout d'abord extrait d'elle-même certaines âmes-groupes particulières qui ne pouvaient plus continuer. D'autres ont progressé en développant plus avant ses propriétés. Il n'est pas étonnant que l'être qui a attendu le plus longtemps, celui qui est descendu le dernier, soit le plus complexe, mais aussi le plus harmonieux, du fait que tout ce qui est déployé dans le règne animal converge en lui. Voilà pourquoi Goethe a pu dire de façon si belle que lorsque l'homme, en regardant la nature au-dehors, perçoit tout ce qui s'y trouve morcelé, qu'il le rassemble et l'élabore pour atteindre la mesure et l'ordre qui sont en lui, c'est comme si la nature se hissait jusqu'à la cime de son existence et s'admirait elle-même⁵.

Dans l'homme, le règne animal est devenu individuel, car les différentes qualités des animaux se sont rassemblées pour former une unité. La série des formes animales nous montre l'esprit divin. Chacune d'elle est une manifestation partielle et unilatérale de cet esprit, et l'homme en est l'expression harmonieuse, universelle. C'est pourquoi Paracelse a pu dire, en partant de cette conscience – ce qui est encore si difficile à comprendre aujourd'hui –, que lorsque nous regardons les animaux qui nous entourent, chacun nous apparaît comme une lettre, alors que l'homme est le mot que forment toutes ces lettres⁶. C'est une merveilleuse comparaison pour décrire le rapport entre les animaux et l'homme. Goethe a cherché à comprendre les différentes formes animales de façon encore plus approfondie. Il s'est dit : Si nous regardons l'animal et si nous étudions sa forme, nous pouvons voir comment l'activité créatrice des dieux s'exprime de la façon la plus

variée. Nous voyons la pensée originelle prendre les formes les plus diverses et se ramifier dans les différentes espèces.

Il n'est pas besoin d'être aussi grotesque que Oken, qui prétendait que chaque organe du corps humain serait comme une espèce animale. La langue par exemple aurait donné la seiche⁷. Comme il ne connaissait pas la science de l'esprit, il a exprimé un obscur pressentiment sous cette forme pour le moins grotesque. Goethe, pour sa part, a découvert qu'un même type primordial est certes à la base de tout animal, mais que l'organe particulier qui, chez l'homme, s'insère harmonieusement dans le tout, ressort chez l'animal de façon unilatérale. Quand on compare le lion avec un cervidé par exemple, dit Goethe⁸, on voit que les deux ont pour base la même pensée primordiale, mais que le lion utilise une force particulière pour construire ses dents, alors que le cerf utilise cette même force pour élaborer ses bois. C'est pourquoi aucun cervidé ne peut avoir une rangée complète de dents à la mâchoire supérieure. Ce qui manque à un certain endroit de l'animal, Goethe le cherche à un autre endroit.

Dans le sein de la nature, l'animal lui-même est parfaitement achevé. Chacune de ses parties s'organise selon des lois éternelles, et la forme correspondante conserve secrètement en elle l'archétype. Or cet archétype qui était déjà créé dans l'être le plus imparfait, qui manifeste déjà la présence de l'âme dans l'animal le plus imparfait, atteint dans l'homme, dans le porteur de l'âme individuelle, sa forme la plus achevée. C'est pourquoi l'homme n'a pas seulement reçu en lui une certaine forme, comme les animaux, mais il a laissé l'archétype lui-même prendre vie en lui en tant que pensées créatrices. C'est la pensée, et pas seulement la forme, qui se reflète en lui. Et du fait que les pensées parviennent ainsi à sa conscience, l'homme peut dire, en suivant toutes les étapes de cette ascension: Réjouis-toi,

créature sublime de la nature, tu appréhendes en ton être la grande pensée qui a présidé à toute la série des êtres qui se sont élevés jusqu'à toi!